



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

L'OUVERTURE de la session avait réuni à la Chambre des Députés autant de femmes en jolis chapeaux que de dignitaires en grands uniformes. Le mauvais temps avait dû nécessairement changer quelques dispositions de toilettes, mais, en général, les femmes étaient bien mises. Dans la tribune de la reine et des dames de la cour, on voyait des plumes blanches sur des chapeaux en velours, et des plumes en couleur sur des chapeaux en satin ; des robes en satin de couleurs foncées, broché ou peint en divers dessins de couleur ; des redingotes en velours, en satin d'Alger, en gros d'hiver broché, en beau satin uni. Plusieurs costumes se composaient de robes montantes en satin gris, chapeaux roses à plumes et grands cachemires. Des robes en satin lie de vin et lilas avaient des pélerines garnies de dentelle noire ; d'autres, et ce sont les plus à la mode, avaient ces

pélerines faites à longues pointes sur le devant, comme les mantilles de blonde, mais étaient garnies tout autour d'un rouleau de fourrure. Les chapeaux les plus élégans avaient des formes rondes et assez évasées, ornées seulement de deux ou trois petites plumes. Nous en citerons un en velours grenat ayant un bouquet de trois petites plumes de la même nuance : deux s'élevaient et une retombait sur la passe. Les nœuds étaient en ruban de gaze grenat broché en jaune d'or. Un de ces rubans traversait le front et formait des nœuds des deux côtés.

Un autre chapeau en satin blanc, avec deux plumes blanches, présentait une forme demi-capote un peu ronde, et ayant l'intérieur de la passe orné de blonde d'un dessin très-léger, et disposée en touffes de chaque côté, comme la garniture d'un petit bonnet.

Un chapeau satin paille, orné d'une plume blanche, était de très-bon goût

avec une redingote de velours noir.

Un chapeau de velours noir, passe ronde sur laquelle retombait une seule plume noire dont les bords étaient couleur feu ; les rubans en gaze noire également lisérés en couleur feu. Le fond de la forme formait des plis de velours pincés sur le côté et arrêtés sous un nœud de ruban.

Quelques jeunes personnes avaient des capotes en satin rose, ornées d'un bouquet de hyacinthe rose.

On voyait aussi des capotes en satin blanc, ornées d'un voile en blonde.

BONNETS. — Les bonnets en blonde, pour toilette, se portent extrêmement en arrière de la tête, ainsi que les chapeaux habillés, qui découvrent non seulement le front, mais encore une partie des cheveux. Les bonnets ont leurs ornemens de fleurs disposées avec un goût qui, quelquefois, leur donne tout l'aspect d'une coiffure de bal, et sied aussi bien que la plus jolie coiffure en cheveux. Une forme qui plaît beaucoup dans ce moment, et a acquis un nouveau perfectionnement dans sa grâce et son élégance, est celle des bonnets à *la Marie Stuart*, tels que M^{me} Larochelle * en exécute cet hiver. Cette coupe est, sans contredit, une de celles qui conviennent le plus généralement, et que l'on voit adopter pour les spectacles et les soirées.

— On garnit d'un rouleau de fourrure les pélerines adaptées aux robes ou aux redingotes. Les mantelets de satin ou de velours qui étaient ornés de dentelle, se bordent dans ce moment en martre assortie avec le manchon. Une douillette de satin, à double pélerine garnie de cette manière, ainsi que le tour des petites poches et le bas des manches, est tout-à-fait dans le goût du jour. On voit aussi dans ce même genre des manteaux à ceintures, en cachemire bleu, garnis de martre autour du grand collet, sur les deux côtés, sur le devant et au bas du manchon. Le petit collet rabattu est tout en martre.

* Rue Choiseul, n° 3.

BIJOUX. — M. Bourguignon*, cette année, a donné encore plus de perfection, s'il est possible, à ses charmans bijoux en imitation d'or, pierres et perles. Il est indispensable d'avoir un bandeau à *l'Isis* sortant de ses magasins; aussi en a-t-il l'assortiment le plus complet pour le goût et la légèreté. On trouve toujours chez lui, en très-grande quantité, des boucles à plaque, porte-bouquets, broches, perles pour coiffures de bals, imitation de diamant perfectionnée. Il n'a même pas oublié les messieurs, pour lesquels il a fait confectionner des boutons d'habits en jais pour bal.

FANTAISIES. — La forme sauve le fond, dit-on très-souvent. Nous pouvons appliquer ce principe à certains accessoires de la mode, qui, plus que futiles en apparence, peuvent être offerts cependant comme de charmans présens, grâce aux jolies décorations qui les entourent. C'est ainsi que les essences, les pâtes, tous les cosmétiques de toilettes si délicatement composés et parfumés aujourd'hui, peuvent, sous les porcelaines en relief, les émaux et les dorures qui les recèlent, être donnés et acceptés comme un présent toujours agréable à une femme élégante ou recherchée. Mais, nous le répétons encore, il faut que l'enveloppe soit charmante, et que la caisse qui renferme tout cet arsenal de coquetterie et de beauté, soit digne d'être déposée sur un peignoir de satin ou sur des coussins de cachemire. Toutes ces conditions délicates ont été parfaitement comprises par M. Laboullée**, qui réunit chez lui tous les articles les mieux appropriés à ce genre. Ce sont des boîtes incrustées ou en laque, remplies de petits vases en porcelaine ravissante, qui contiennent toutes ces compositions précieuses qui vous rendent *jolie*, et vous conservent toujours *jeune*. Ce sont des sachets de velours ou satin, richement brodés en or ou soie, destinés à contenir

* Passage de l'Opéra, n° 19 et 20.

** Rue Richelieu, n° 93.

les gants ou les mouchoirs, et renfermés eux-mêmes dans des boîtes charmantes. Puis mille autres fantaisies de toilette qui plaisent et amusent toujours. Des éventails, des flacons, des cassolettes, et un choix complet des plus jolies bourses, telles que nous les avons annoncées dans notre dernier numéro.

Nous saisissons cette occasion pour rappeler l'*amandine* de M. Laboullée, qui a dans cette heureuse composition réuni les avantages de presque toutes les inventions en ce genre. L'*amandine*, si avantageuse à la blancheur et à la suavité de la peau, est aujourd'hui le fond indispensable de toutes les toilettes, et a une vogue qui doit durer tant que le désir de plaire existera dans la race féminine. Peu de succès ne pourraient, sans doute, compter sur autant de durée.

— Nous avons vu avec plaisir dans différents bals et soirées que le vieux chapeau rond, mis à claque, se trouve aujourd'hui remplacé par un chapeau en velours noir, d'une forme tout-à-fait nouvelle et distinguée; nous le donnons dans la gravure de ce jour, avec un chapeau rond d'une tournure non moins élégante que digne de nos jeunes fashionables. Ces nouveautés de bon ton sortent des magasins de M. Gibus, place des Victoires, n° 3.



UN SONGE

ou

UN SOUVENIR.

La soirée avait-elle été douce et suave comme le premier chant d'amour d'une jeune fille? le parfum des fleurs avait-il embaumé l'air? et les feuilles, bruissant au-dessus des forêts, avaient-elles apporté cette mélodie fantastique dans laquelle le cœur croit reconnaître l'écho des sensations qui l'agitent? — ou bien le ciel avait-il été couvert de sombres nuages? l'éclair avait-il traversé l'horizon, et la pluie froide et foudroyante avait-elle pénétré les persiennes du palais, ou brisé les vitraux d'une pauvre chaumière? — Je ne me le rappelle plus; mais je sais bien que j'étais seule dans un boudoir qu'éclairait faiblement une lampe d'albâtre. La ceinture qui nouait ma robe de mousseline s'était détachée; ma tête s'inclinait sur des coussins de cachemire; les tresses de mes cheveux se déroulaient sur mes épaules nues, et mes mains s'étaient croisées en s'appuyant sur mon cœur. Était-ce pour y retenir les palpitations d'un doux souvenir, ou pour y étouffer quelques angoisses poignantes? Je ne me le rappelle plus; mais je sais qu'alors tout devint confus et vaporeux autour de moi; mon intelligence n'eut plus rien de fixe; mes organes s'embrouillèrent, je tombai dans un vague immense où s'élevaient et s'évanouissaient rapidement devant moi d'étranges créations et de séduisantes images. Mon front s'était engourdi; je ne sentais plus ce que j'étais, je ne vivais plus dans la vie; mes paupières s'appesantirent, mes cils vinrent se confondre humides et immobiles, je tombai dans un profond sommeil — et je rêvai.

Je rêvai que j'étais dans une salle décorée de guirlandes de fleurs où souriait et folâtrait un essaim de jeunes filles, toutes vêtues de gaze blanche et cou-

ronnées de roses. C'étaient des joies d'enfans et des désirs de femmes ; c'étaient mille plaisirs charmans sous lesquels se développaient d'adolescentes coquetteries et de naïfs désirs ; c'était une fête enfin , où la plus âgée ne devait avoir que quinze ans ; fête inventée par l'amour maternel pour célébrer les premières grâces de la jeunesse ; fête tout animée par le bonheur de l'imprévoyance et la confiance de l'aveir ; fête où j'étais la plus gaie , la plus heureuse , la plus insouciance , jusqu'au moment où je t'aperçus , Ernest , traversant notre nuage de jeunes filles , où tu ne vis que moi , où tu n'entendis que moi , où nous n'échangeâmes qu'un regard ; — mais dans ce regard nous nous étions donné rendez-vous dans la vie.

Puis je rêvai les parois froides d'une église , la majesté d'un autel , un serment que mes lèvres prononçaient sans pensées , sans émotion. — Je sentis une main étrangère s'emparer de ma main ; un anneau froid comme la pierre des tombeaux se glissa dans mes doigts ; j'entendis un mot sacré qui tomba sur mon cœur , pesant comme l'éternité ; je frissonnai ; mon bouquet d'oranger se souleva sous les battemens de mon sein. — *J'étais mariée.* — Lorsque je me retournai , je te revis , Ernest , triste , isolé , séparé de moi par des colonnes de marbres et des grilles de fer ; nos regards se rencontrèrent — et je compris que je venais de me tromper.

Toute la scène changea , et les songes aux ailes dorées vinrent me montrer un monde éclatant de luxe , de piquante variété et d'enivrans succès. J'y brillai par tout l'ascendant de la coquetterie , l'attrait de la jeunesse , le prestige de l'élégance. Mon imagination vive et légère répondait à tout , accueillait toutes les espérances , souriait à toutes les amours , se plaisait dans des plaisirs et des sensations éphémères. C'était une existence toute fantasque , dans laquelle l'esprit tourbillonnait , brillant et vaporeux , sans que le cœur pût éprouver une atteinte ; exis-

tence de feu-follet , dont les mille jets flamboyans attirent les regards et ne blessent jamais. Mais une fois sous ces parures pompeuses , au milieu de cette foule élégante , je te reconnus , Ernest. — Et dès-lors , je ne sus plus sourire qu'à toi seul. Tout ce qui n'était pas toi , me parut ennui , frivolité , insignifiance. J'abjurai la coquetterie , les succès d'amour-propre , les gloires du monde. Une nouvelle vie venait de se révéler à mon ame , et je sentis que c'était toi qui m'apprenais le bonheur.

Alors se retracèrent à mes sens toutes les délices de notre intimité. Je vis des salons , brillans de toutes les splendeurs du luxe , où , sous des lustres d'or , à travers des flots de lumières et le reflet des diamans , nous ne trouvions que nous , Ernest. — Tantôt réunis à la même table de jeu , tandis que chacun comptait son or et guettait la fortune , nous cherchions à saisir nos sourires , à rapprocher nos souffles , à effleurer nos doigts , et par un enchantement électrique , nos existences se communiquaient par la plus légère pression de nos pieds. Tantôt dans un bal , où toutes les joies se heurtaient , s'entremêlaient , se groupaient sous d'harmonieux accords , je voyais ton regard s'inonder d'amour , lorsque tu croyais respirer l'air qu'avaient agité les plis de mon écharpe , ou parfumé les fleurs de mon bouquet. — Puis c'étaient des instans de repos délicieux , où , assis l'un près de l'autre sur un même divan , tu m'expliquais la poésie de Byron. Moi , pour mieux te comprendre , j'appuyais ma tête sur ton épaule , tandis que mes doigts se jouant sur ton front , s'amusaient à entremêler les boucles de nos cheveux ; quelquefois je sentais tes longs cils glisser sur ma joue comme une caresse d'ange , — et je ne t'écoutais plus , et tu ne parlais plus. — Mais alors , me couvrant d'un regard de tendresse , serrant mes deux mains dans une de tes mains , et de l'autre entourant ma taille inclinée près de toi , tu me disais : « Amie , n'est-ce pas qu'il

est des ames qui ont été formées dans un même élément d'amour, des émotions tellement sympathiques qu'elles n'appartiennent qu'à une même création, bien qu'elles soient divisées entre deux êtres ? et quand ils se sont reconnus, quand le bonheur a réuni ces deux existences aimantes, n'est-ce pas qu'il n'est plus au pouvoir du monde de les jamais séparer ? Dis que toute la vie je serai ainsi à tes côtés, que ta vue m'apportera toujours les mêmes délices ; dis que nulle autre que toi ne prononcera mon nom !

Tout à coup il me parut que l'horizon était changé ; au lieu d'air je ne respirais autour de moi que souffles brûlans, je sentais la terre aride sous mes pieds ; toutes les fleurs se flétrissaient au milieu de leur plus bel éclat. — Les larmes tombaient de mes yeux, corrosives et dévorantes. Les palpitations de mon sein étaient précipitées comme après une lutte fatigante, et sur mes lèvres les baisers se changeaient en âcres morsures. — Sous de sinistres figures emblématiques, je vis toutes les douleurs m'envahir en formant autour de moi un cercle horrible, uni par une chaîne de dards et de feu. Chaque mouvement m'apportait une cruelle souffrance, en faisant entrer bien avant dans mon cœur tous ces dards et ce feu. Mes blessures ouvertes, le râle de ma poitrine, le grincement de mes dents eussent arraché des larmes aux êtres les plus insensibles. Je me sentais mourir ; j'appelai du secours, et je t'aperçus dans le lointain, Ernest ; mais je t'aperçus beau et séduisant, penché sur l'épaule d'une jeune fille ; le désir animait ton front noble et gracieux ; ton regard était tendre et soumis, et de tes lèvres entr'ouvertes ne semblaient tomber que d'amoureux discours. — Oh ! que c'était affreux ! je détournai la tête en frémissant ; un fiel calcinant filtra par tout mon être, mes veines s'entrechoquèrent dans leurs rapides battemens : mon cœur se sentit comme pulvérisé ; mes sentimens, mes pensées, mes

douleurs, ma vie, tout avait cessé d'un seul coup.

Je ne sais si un instant de mort ou de léthargie suivit cette partie de mon rêve, je ne sais si mon intelligence égarée me préserva des angoisses du désespoir, ou si une protection céleste me détacha pendant quelques momens de cette terre d'épreuves... Tout ce que mon souvenir me retrace après cette crise cruelle, fut une promenade nocturne, au milieu d'un air doux, sous un ciel étoilé, dans un parc solitaire, où nous n'étions que nous deux, Ernest. Nous marchions lentement ; je m'appuyais sur ton bras, et de tems en tems tu repoussais mon voile qui venait se jouer sur ton visage, car il s'élevait parfois autour de nous une brise fraîche et suave, comme si des branches de roses eussent été agitées dans les airs ; — nous parlions presque bas, et toutes nos paroles étaient empreintes de gravité et de mélancolie. Puis, venaient de longs et tristes silences ; puis, des mots isolés ; puis, des soins délicats, des riens touchans, tantôt une feuille tombée que tu enlevais de mon cou ; tantôt une pierre que tu écartais de mon pied. Une fois, tu te baissas pour détacher une branche d'épine accrochée à ma robe ; elle se déchira sous tes doigts, et me montrant un morceau de ses lambeaux, « Voilà, me dis-tu, une nuance semblable à celle que vous portiez le jour de mon mariage..... » Je soupirai — et toi aussi. Je compris que tu n'étais pas heureux ; que tu n'osais pas te plaindre ; et alors, moi, pour te consoler, je te parlais d'avenir sans illusions trompeuses, de bonheurs purs et sans mélanges, de douces joies domestiques, de jeune famille naissant et s'entr'aimant autour de toi, de liens sans dangers, d'espérances sans remords, et je serrai ta main sur mon cœur pour t'indiquer à quelle amie tu devais confier tous tes bonheurs et toutes tes peines !

Dans cet instant, je crois, nous pleurions tous deux.

Puis, je sentis ton bras s'enlacer autour de mon cou, — tes lèvres s'approchèrent de mon front, tu y laissas tomber une larme toute froide, et avec un accent plein de mélancolie et de tendresse, tu me dis : « Douce et généreuse amie ! faut-il tant offrir à l'être qui a brisé ton cœur, trompé tes espérances, sacrifié ta vie !.... » Ah ! taisons-nous, te dis-je.

Et alors, les feuilles s'agitèrent, humides et bruisantes sur nos têtes, le vent siffla lugubre autour de nous ; les nuages s'abaissèrent ; les ténèbres nous environnèrent de toutes parts, la foudre s'appêtait au loin vers l'horizon ; mais l'orage ne grondait pas encore, la pluie ne faisait pas craquer l'écorce des arbres, nos pas se perdaient sous la mousse frémissante, rien ne s'entendait dans le ciel, et mon nom seul, échappé de tes lèvres, vint interrompre ce ténébreux silence. — L'écho nous répondit en rapportant ton nom ; — ton nom, prononcé par une voix qui n'était pas la mienne : — par la voix de ta femme !

Je me réveillai à cet instant, car ce cri avait ébranlé tous mes sens ; — mes mains s'étaient raidies sur mon cœur. Des ruisseaux de larmes tombaient sur ma poitrine, j'étouffais sous un chaos d'horribles émotions. Je frémis de mon rêve, je doutai de mon réveil ; je ne savais définir à quelle puissance j'appartenais. . . . Dans mes efforts pour ressaisir la vérité je prononçai des mots, je touchai mes bras, mes cheveux, mon visage, je me regardai dans la glace, j'écoutai le son de la pendule, et brisant enfin avec les illusions, je rentrai dans la vie, dont m'avait séparée cette influence d'imagination qui domine nos sens, retrace dans le sommeil nos joies et nos souffrances, et jette tant de trouble dans l'âme et la pensée, qu'à cet instant encore je ne sais pas moi-même si je sors d'un songe ou d'un souvenir.

Toi seul, Ernest, tu pourras le savoir. . . .

(Extrait du GYMNASÉ LITTÉRAIRE.)

Salons d'Alphonse Giroux.

L'époque de la nouvelle année multiplie à tel point les comptes rendus de nos magasins les plus distingués, que nous pensons remplir consciencieusement le but du public en transcrivant une des annonces les plus détaillées des magasins d'Alphonse Giroux. On ne saurait mieux initier aux richesses qui se trouvent dans ce musée des beaux-arts et des frivolités à la mode.

« Ma foi, vive Giroux et ses magnifiques magasins ! que d'autres aillent se fatiguer à courir cent boutiques pour trouver des cadeaux de bon goût, moi je monte en voiture et j'arrive au bazar de la mode, dans le sanctuaire de la nouveauté. Là, dans douze salons superbes, encombrés avec symétrie de tout ce que l'industrie élégante a pu inventer de plus gracieux, sont rassemblés tous les objets d'étrennes, frivoles ou utiles, luxueux ou instructifs ; mais toujours exécutés avec une délicatesse, avec une perfection, un fini délicieux. Dès mon arrivée, un commis, à la figure avenante, au son de voix doux, me sert de *cicerone*, au milieu de ce dédale de bronzes, de porcelaines, de petits meubles, de livres, de boîtes et de joujoux de tout genre.

» Heureux d'examiner cette foule de charmans colifichets, de babioles ravissantes, je veux vous associer à mon voyage du jour de l'an, bien certain que vous irez comme moi parcourir ces magasins enchanteurs. « Madame (maintenant ce n'est plus moi qui parle, c'est l'aimable commis de M. Giroux), dans ce premier salon, vous trouvez réunis tous les petits meubles indispensables dans un salon, une chambre à coucher ou un boudoir du bon ton. Voici, par exemple, un écran d'un nouveau modèle : c'est un paon en bronze, dont la queue en plumes naturelles se déploie majestueuse, et luit de toutes les

nuances de la palette. Un autre écran, non moins commode, est adapté à un tabouret, de telle sorte que, tout en vous chauffant les pieds, votre visage délicat est préservé de l'ardeur du feu. Je vous offrirai maintenant une petite bibliothèque portative en bois de palissandre, odorant, découpé à jour et dentelé dans le genre gothique. Puis un nouveau dévidoir, monté sur une table à ouvrage, avec un vide-poche en dessous. Enfin un porte-livre, et cinquante tables en bois incrustés et en laque imitation de Chine, d'une richesse et d'un brillant remarquables. Passons maintenant dans la salle des bronzes et porcelaines. Veuillez examiner, je vous prie, cette suite de chevaux français, anglais, mecklembourgeois et andalous? N'admirez-vous pas le fini du travail, comme les formes sont fidèlement accusées, les muscles bien rendus, et toute l'encolure, la tête, les jambes, la croupe, exprimées avec une vérité parfaite? et cette petite Pandore appuyée contre un palmier; vous croyez que c'est une simple et jolie figurine? erreur, madame, le socle renferme un briquet phosphorique, et sur le sommet du palmier on place une petite bougie diaphane.

» Maintenant je vous présenterai de nouveaux modèles de pendules en porcelaine, imitant le Sèvres et le Saxe; ce ne sont plus les belles proportions du genre grec, ni même l'élégance délicate du gothique, non; c'est le style bizarre et contourné du siècle de Louis XIV et de Louis XV, qui étonne et qui plaît par sa richesse, par ses lignes heurtées, par ses écussons, ses cartouches, mi-parti rosacées et fleuronées. Pour accompagner ces pendules, voici deux Chinois, homme et femme, ce sont deux flacons cachés artistement sous les costumes éclatants d'habitans de Pékin. Enfin, veuillez choisir parmi cette multitude de vases, paniers, écritaires, flambeaux, verres et carafes en porcelaine, ornés de fleurs en relief nuancées des plus vives couleurs.

» J'entre alors dans un nouveau salon, je m'approche du comptoir, et une dame aux manières les plus affables, et d'une figure charmante, me présente une boîte en bois de palissandre, à fermoirs en vermeil, sur laquelle est écrit en lettres romantiques : éventail. Puis un *souvenir-amour*, en écaille incrusté en ivoire, avec un sujet gravé en noir d'un goût exquis. Ensuite, passent sous mes yeux satisfaits, des paniers à ouvrages en bois de toute espèce et de toutes formes, des garnitures de bureaux, des presse-papiers, des coupes à poudre ou à pains à cacheter en écaille, avec dessins arabesques coulés en or et d'un travail précieux. Des boîtes à gants, à ceintures, à mouchoirs, à cachemires, doublées en bois de citronnier, et ornée d'incrustations en bois de houx. Des écrans-éventails d'un nouveau modèle, et un *porte-bouquet* en écaille et vermeil d'une élégance et d'une *confortabilité* digne de l'Angleterre.

» J'arrive au salon des cartonnages et de tous les jeux enfans et de sociétés; là sont rassemblés depuis le *phénakistoscope*, ainsi baptisé sans doute par le diable ou par un savant, ce qui est presque synonyme, jusqu'à l'*accordion*, nouvel instrument portatif, qui, en huit leçons, vous apprend à jouer des valse charmantes, des galopes bondissantes, et tous les accompagnemens nécessaires à la romance plaintive ou au nocturne sentimental. N'oublions pas, je vous prie, les *globes-aérophyses* pour l'étude de la géographie; mais prenez garde que vos jeunes élèves, après la leçon, ne prennent le globe gonflé de vent pour jouer une partie de ballon, et hâtez-vous de désenfler votre globe et de le remettre dans sa boîte. Au fait : après le travail, le plaisir et les jeux ne sont-ils pas aussi des devoirs? Vivent donc les joujoux! et les poupées! et les charriots! et les brouettes! et les boutiques! et le *danseur mécanique* qui se promène tout seul sur la corde raide! et le *pont suspendu*, avec sa rivière remplie de jolis

poissons rouges et de trente batelets et bachots! et la *poupée marraine* avec ses petites boîtes de dragées, sa layette et ses cadeaux de baptême! et la *poupée à travestissement*, merveilleuse, en peau et en carton, dont la nombreuse garde-robe fait envie à plus d'une élégante du grand monde! Enfin, vive, par-dessus tout, *le théâtre enfantin* qui, renfermé dans une armoire, se déploie, se dresse, et vous offre tout un théâtre avec ses décorations, son rideau, sa rampe, ses coulisses, sa toile de fond imitant soit un salon, soit une forêt ou un *rustique*! Théâtre enchanteur où les enfans peuvent jouer eux-mêmes la comédie, en attendant qu'ils la jouent plus tard à la Bourse, à la cour, sur le vaste théâtre du monde enfin, où chacun, tant bien que mal, sérieux ou bouffon, remplit le rôle que la fatalité lui a marqué.

» Monsieur Giroux, si je ne me trompe, j'ai rendu bon et fidèle compte de vos beaux magasins; mais non, j'oubliais, ma foi, le meilleur pour les vrais amateurs de gouaches, aquarelles et dessins originaux. Ce sont vos porte-feuilles remplis des productions de toute notre jeune école si féconde et si habile. Venez donc, curieux amis des beaux-arts, et vous, belles dames, désireuses d'orner votre album d'ouvrages choisis, venez compulser ces porte-feuilles riches des compositions de toutes nos célébrités artistiques; venez, et les noms des Johannot, des Scheffer, des Devéria, des Jourdy, des Decaen, des Gavarny, des Isabey, des Lamy, des Delacroix, des Grenier, et de tant d'autres, se disputeront l'honneur de satisfaire votre goût connaisseur.

» Maintenant vous faut-il mille pièces

d'or ou cent billets de banque pour payer vos emplettes? nullement; vous avez indiqué les objets de votre choix, il suffit, et le jour même ils sont portés chez vous. Les prix, vous les connaissez, ils sont écrits sur chaque objet; quant au montant de votre note, et bon Dieu! c'est la moindre des choses! c'est même une action de bienfaisance; ne faut-il pas faire vivre l'industrie? sans doute, et personne ne lui prête un appui plus secourable que vous, achetant vos étrennes dans les beaux magasins de M. Giroux. »

NOUVEAUTÉS, OBJETS D'ART.

M. JEANNE, élève de Giroux, réunit dans son magasin un assortiment complet et des plus variés en articles de maroquinerie, tels qu'*Albums, Buvars, Carnets, Porte-feuilles, Nécessaires, Boîtes d'Aquarelle, à thé, à gants, etc.* On y trouve aussi une collection de Dessins en porte-feuilles de nos premiers artistes, et un choix de Lithographies coloriées.—Établi depuis plusieurs années, ses constans efforts pour plaire, et la modicité de ses prix, lui assurent des droits à la confiance publique. Aussi son magasin devient-il le rendez-vous de la bonne société, qui vient y faire ses emplettes.—*Collage de Dessins, Encadrement en tous genres, Fournitures de Bureaux.*

MAGASIN AU 1^{er}; OBJETS D'ÉTRENNES.

68, PASSAGE CHOISEUL.

A ce Numéro sont jointes les planches 1026 et 1027.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

2e Décembre, 1833.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2.¹ près le passage le l'opéra

Couffure des M^{mes} de M^{lle} Arundel, S^{re} de M^{me} Aubert, rue Ménars. 8.
 Robe en Moule des M^{mes} de M^r. Vétard, rue Chézeul. 2 bis Robe en
 Satin Supprimé des M^{mes} de M^r. Matherle, rue du Bac. 39.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Troisième de Bal ou de Soirée. des Ateliers de M^{rs} Raval et
l'hor. rue de Valenciennes 6. 1^{re} figure Habit en Velours 2^{me} figure
Redingote à Châli croisé. Chapeau de chez M^{rs} Gilas place des Victoires
Coiffure exécutée par M^{rs} Fouché. Palais Royal = 7.

